



**HAL**  
open science

## Pétrarque entre Homère et la Grèce

Brigitte Urbani

► **To cite this version:**

Brigitte Urbani. Pétrarque entre Homère et la Grèce. Pétrarque : les lieux et les saisons, Georges Barthouil, 1989, Avignon, France. pp.82-97. hal-02619620

**HAL Id: hal-02619620**

**<https://amu.hal.science/hal-02619620>**

Submitted on 25 May 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Pétrarque entre Homère et la Grèce**

Le monde grec est fort mal connu de Pétrarque qui ne savait pas le grec et ne l'apprit jamais ; de même qu'il ne vit jamais la Grèce, et ne la connut que par ce qu'il en lut ou en entendit dire. D'où une attitude assez paradoxale devant ce monde qu'il ne savait comment juger. Ainsi d'une part le monde romain occupe-t-il, dans son œuvre, une place considérablement plus large que le monde grec, et d'autre part le poète manifeste-t-il un certain embarras devant la Grèce antique qu'il voudrait admirer, mais qu'il préfère semble-t-il prudemment occulter, sans doute à cause de la détestable réputation qui entachait la Grèce de son temps.

C'est donc ce jeu d'occultation, à mi-chemin entre le dénigrement radical et une timide admiration que nous allons tenter ici de préciser. Et comme parler de l'ensemble de la civilisation grecque antique serait un travail beaucoup trop ambitieux, nous nous limiterons à deux œuvres que Pétrarque a notablement contribué à faire connaître à l'Europe de son temps, l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

\*

Que connaissait-on alors du monde antique ?

Comme l'ont démontré Paul Renucci et Ernst Robert Curtius, l'Antiquité, dans l'Europe du Moyen Âge, c'est avant tout l'Antiquité latine. On ne sait plus lire le grec. Les ouvrages grecs ne sont connus qu'à travers le travail de quelques traducteurs ; nombre d'entre eux d'ailleurs n'ont accès aux œuvres que par l'intermédiaire d'une version arabe ; et les livres traduits ne sont pas l'*Iliade* ni l'*Odyssée* mais des ouvrages scientifiques et philosophiques<sup>1</sup>. On recherche chez les Anciens la vérité, la connaissance, la sagesse, non pas la beauté ni l'élégance du style. C'est pourquoi il faut attendre l'Humanisme des XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles pour que les traducteurs s'intéressent à la poésie, et donc au véritable Homère.

Au véritable car Homère, « Homerus », n'était connu qu'à travers un abrégé latin, l'*Ilias latina*, réduction de l'*Iliade* en 1070 vers ; quant à l'*Odyssée*, les traductions latines qui en avaient été faites à l'époque romaine avaient été probablement perdues ; on la connaissait à travers les quelques pages très déformées qu'en avait tiré l'alors célèbre Dictys de Crète. Et puis il y avait les *Periochae ad Homerum* d'Ausone, très courts résumés, chant par chant, des deux poèmes. Mais le texte original, qui pourtant continuait à être étudié en Orient, et probablement dans les écoles grecques d'Italie du Sud, était muet pour les générations cultivées d'Europe occidentale.

C'est là un phénomène apparemment paradoxal, du moins pour l'Italie. Car si l'Europe, dans son ensemble, entretenait somme toute peu de rapports avec l'Orient, l'Italie avait dans ce domaine une position privilégiée. Très ancienne colonie grecque, la Magna Grecia (comme on avait alors appelé l'Italie méridionale) avait, après la longue parenthèse romaine, longtemps fait partie de l'Empire byzantin (jusqu'à la fin du XI<sup>e</sup> siècle) ; des monastères grecs y étaient implantés et, au XIV<sup>e</sup> siècle, des noyaux non négligeables de populations grecques y vivaient encore, notamment en Calabre. En outre Venise, maîtresse d'un remarquable empire colonial en Orient, entretenait avec la Grèce des rapports économiques et coloniaux très importants.

---

<sup>1</sup> Au cours des trois « renaissances » qui précéderent celle proprement dite du Quattrocento (la renaissance carolingienne, celle du XII<sup>e</sup> siècle, et celle du XIII<sup>e</sup> siècle), nombre de traducteurs de grec et d'arabe mirent en latin Aristote, Hippocrate, Gallien et bien d'autres. Ces traducteurs se trouvaient principalement en Espagne, en Sicile et en Italie du Nord.

Rien d'étonnant, donc, à ce que ce soit l'Italie qui ait donné naissance au grand élan de redécouverte de l'Antiquité gréco-latine que fut l'Humanisme. C'est de Calabre qu'est originaire celui qui le premier devait traduire Homère en latin, le moine grec Léonce Pilate, et c'est à Padoue (donc non loin de Venise) que Pétrarque rencontra ce personnage, qui rentrait d'un séjour en Crète.

C'est grâce à Pétrarque et à Boccace que l'*Illiade* et l'*Odyssée* ont été pour la première fois retraduites. Or l'attitude des deux amis, face à ce travail de traduction, est radicalement différente. C'est du moins ce qui émane des lettres qu'ils s'échangèrent. Il apparaît évident que le plus grand mérite revient à Boccace, qui a de loin joué le rôle le plus actif, apprenant lui-même le grec et participant directement à la traduction, alors que Pétrarque en est demeuré à l'écart, se contentant de financer les travaux et de réclamer de fréquents comptes rendus. Or cette attitude de recul (et même, pourrait-on dire, ce bougonnement) vis-à-vis du travail capital qu'entreprenaient Boccace et Pilate, est tout à fait curieuse, tout à fait dans la ligne du comportement ambigu de Pétrarque face aux héros du monde grec.

Résumons les étapes de cette traduction.

Pétrarque dit avoir toujours eu un vif désir de lire Homère. Dès ses premières lectures des classiques, il recueillait avec vénération les moindres notes qu'il trouvait sur l'aède grec et son œuvre<sup>2</sup>. Il commença à apprendre quelques rudiments de grec en 1342, en Avignon, auprès d'un moine de Saint Basile appelé Barlaam, originaire de Calabre, qui avait passé plusieurs années à Constantinople ; mais peu après Barlaam fut nommé évêque de Gerace, et l'apprentissage s'arrêta là. Pétrarque toutefois possédait quelques manuscrits grecs, pour lesquels il éprouvait une immense affection. Dans le *Traité sur sa propre ignorance et celle de beaucoup d'autres* (1367), il se déclare fier de ses manuscrits grecs – et de sa bibliothèque en général – et évoque avec admiration Barlaam : « j'ai chez moi seize œuvres de Platon. Je ne sais pas si mes amis en ont jamais entendu nommer les titres [...]. Et ce n'est là qu'une petite partie de l'œuvre de Platon, car j'en ai vu, de mes yeux, un grand nombre, en particulier chez le calabrais Barlaam, modèle moderne de sagesse grecque qui commença à m'enseigner le grec alors que j'ignorais encore le latin et qui l'aurait peut-être fait avec succès si la mort ne me l'eût ravi et n'eût fait obstacle à mes honnêtes projets, comme de coutume »<sup>3</sup>.

En janvier 1348, alors qu'il est à Vérone, Pétrarque rencontre trois dignitaires byzantins en route pour Avignon. Envoyés par l'empereur Jean VI Cantacuzène, ils allaient voir le pape pour traiter avec lui de la réunion des Églises grecque et romaine. L'un d'eux, Nicholaos Sygeros, diplomate lettré, exerçait les fonctions de « grand interprète »<sup>4</sup>. Pétrarque reçoit de lui, quelques années après (1354), un manuscrit d'Homère, et le remercie par une lettre enthousiaste. Rien ne pouvait lui faire davantage plaisir, écrit-il, ni or ni argent ni palais : « Mi donasti Omero, che padre e sorgente di ogni divina invenzione chiamano Ambrogio e Macrobio ». Il se déclare heureux de l'avoir « puro e sincero nell'originale suo greco sermone, e quale uscì primamente da quel divino suo labbro ». Malheureusement il ne connaît pas le grec ; mais il se complaît à le regarder, à l'embrasser, à le serrer sur son cœur : « oh quanto, o grande è di ascoltarti in me il desio ! » Déjà il possédait un manuscrit grec de Platon, prince des philosophes, maintenant il a aussi un Homère, prince des poètes<sup>5</sup>.

---

<sup>2</sup> Agostino Pertusi, *Leonzio Pilato fra Petrarca e Boccaccio (le sue versioni omeriche negli autografi di Venezia e la cultura greca del primo Umanesimo)*, coll. Civiltà Veneziana, Studi 18, Venezia, 1984 (800 p.), p. 2-3.

<sup>3</sup> Traduit par Juliette Bertrand, Paris, Librairie Félix Alcan, 1929, p. 75-76.

<sup>4</sup> Sur Nicholaos Sygeros, voir : Agostino Pertusi, « L'Omero inviato al Petrarca da Nicola Sigerio ambasciatore e letterato fiorentino », in *Mélanges à Eugène Tisserant III*, Città del Vaticano, 1984, p. 113-138.

<sup>5</sup> Petrarca, *Lettere delle cose familiari*, tradotte e presentate da Giuseppe Fracassetti, Firenze, Le Monnier, 1882, Libro XVIII, lettera 2 (« A Nicola Sigerio »).

Durant l'hiver 1358-1359, Pétrarque, à Padoue, fait la connaissance de Léonce Pilate, un Grec calabrais qui se fait passer pour Grec de Byzance. Certes, l'homme est antipathique, mais par lui s'offre la possibilité de déchiffrer Homère. Pétrarque s'efforce d'établir des rapports amicaux, et lui demande de traduire les cinq premiers livres de l'*Illiade*. Les choses ne vont pas plus loin car notre poète est peu satisfait du résultat.

En mars-avril 1359 Pétrarque, alors à Milan, reçoit la visite de Boccace, venu séjourner un mois dans la ville. Or Boccace, comme Pétrarque, était possédé d'un vif amour du grec. Dans sa jeunesse, à Naples, il avait connu Barlaam et avait appris quelques mots de grec, recopiant avec une émouvante maladresse des alphabets, des vers, y joignant la traduction latine et des indications de prononciation. Pétrarque lui parle de sa rencontre avec Pilate et de l'infructueuse tentative de traduction : Boccace commence à former le projet de faire venir Léonce à Florence ; ce dernier ne pourrait-il pas donner des leçons de grec au Studium, et traduire l'*Illiade* et l'*Odyssée* ? Aussi part-il le chercher à Venise. Au printemps 1360, voilà notre Calabrais à Florence, installé chez Boccace.

D'après les portraits qu'en ont tracé Pétrarque et Boccace, ce Léonce Pilate était un personnage compétent, certes, mais austère, laid et de fort mauvais caractère ; il fut probablement bien difficile à supporter. Écoutons Boccace :

Nell'aspetto è huomo rozzo, ha la faccia nera, la barba prolissa, la chioma nera, occupato sempre in continui pensieri, di costumi rozzo, né molto civile huomo, ma sì come l'isperienza ha dimostrato, dottissimo di lettere greche, et come un'arca piena d'histoire, e favole greche, benché delle latine non sia molto instrutto<sup>6</sup>.

Léonce demeura chez Boccace pendant trois ans. En attendant la chaire de grec au Studium (la première chaire de grec !), et donc une rémunération de la ville, il fut entretenu par Boccace et Pétrarque ; ce dernier participait aux frais et se chargea lui-même de trouver à Padoue un manuscrit sur lequel Pilate pût travailler<sup>7</sup>. Quelques lettres de Pétrarque à Boccace nous permettent de suivre la lente évolution d'un travail qui s'étend sur trois années, de 1360 à 1363.

Une lettre du 18 août 1360<sup>8</sup> en marque les préliminaires. Pétrarque s'apprête à acquérir l'exemplaire de Padoue et fait preuve d'un empressement passionné : « Imperocchè fui pur io bramosissimo sempre di quella traduzione, e di conoscere il greco ardentemente bramai ». Mais Boccace lui a fait savoir que la traduction serait faite « a parola », aussi Pétrarque se montre-t-il préoccupé du résultat<sup>9</sup>. Mais après tout peu importe : si la forme est défectueuse, la saveur compensera les défauts : « Segua dunque col favor del cielo la bella impresa, e ci restituisca Omero che per noi era perduto ».

En octobre 1360 Pétrarque reçoit une longue lettre signée « Homère », où ce dernier se plaint d'être plagié et mal compris. Qui est l'auteur de la lettre<sup>10</sup> ? Peu importe, elle entre dans le cadre d'une pratique courante à l'époque, celle d'un élégant jeu littéraire. Pétrarque lui répond<sup>11</sup> : il

<sup>6</sup> *Della Genealogia de gli Dei*, in Venetia, appresso Lucio Spineda, 1808, Libro XV, p. 256-257.

<sup>7</sup> Dès 1344 beaucoup d'étudiants grecs, surtout chypriotes, venaient étudier à l'Université de Padoue. Ainsi s'explique la présence, dans la ville, d'un manuscrit d'Homère (A. Pertusi, *Leonzio...*, *op. cit.*, p. 13).

<sup>8</sup> *Lettere delle cose familiari*, vol. 5, *Lettere varie*, lett. 25 (« Al Boccaccio »).

<sup>9</sup> Il cite en effet saint Jérôme qui, dans la préface du livre *Des Temps* d'Eusèbe de Césarée, écrivait : « Chi dice non perdersi nelle traduzioni le grazie della lingua originale, si provi a tradurre letteralmente Omero, anzi lo traduca parola per parola in quella lingua ch'è sua : e vedrà venirme fuori cosa da riderne, e il più eloquente dei poeti parlar balbettando ». Et Pétrarque de préciser : « Questo ho voluto dirvi per tempo affinché tanta fatica non si sciupi inutilmente » (*Ibid.*).

<sup>10</sup> Pertusi pense qu'il s'agit de Boccace lui-même et le démontre longuement (*Leonzio...*, *op. cit.*, p. 75-77).

<sup>11</sup> *Lettere delle cose familiari*, vol. 5, Libro XXIV, lett. 12 (« Ad Omero »). Le premier Classique auquel Pétrarque écrivit fut Cicéron, en 1344-45 ; Il écrivit ensuite à Sénèque, Horace, Virgile, Tite-Live, Quintilien...

y a bien longtemps qu'il voulait lui écrire, mais il ne savait pas le grec (« La greca [lingua] per mia sventura imparare non fummi concesso »), et on ne connaissait le poète qu'à travers d'autres livres et « quel libricciattolo che volgarmente passa per tuo » (la fameuse *Ilias latina* d'Homerus). Mais maintenant son œuvre commence à être transcrite en latin, et le traducteur a promis de tout traduire ! Et Pétrarque d'admirer les beautés de la langue, malgré une version en prose latine. Cette lettre, qui confirme l'enthousiasme de Pétrarque pour l'entreprise de Boccace et Pilate, laisse supposer que la traduction était déjà amorcée.

En avril 1363 Boccace et Léonce rejoignent Pétrarque à Venise, mais sans apporter la traduction que ce dernier, depuis longtemps, réclame. Les deux hommes sont les hôtes de Pétrarque, qui fait de son mieux pour les traiter avec honneur et amitié, bien que Pilate fût loin d'être un invité agréable. En juin, Boccace rentre à Florence ; Pilate demeure chez Pétrarque jusqu'à la fin de l'été. Après quoi, de plus en plus insupportable, il décide de partir pour Constantinople. Pétrarque, épuisé et excédé, ne le retient pas. Peu après, il reçoit une lettre de Pilate : ce dernier le supplie d'intercéder auprès de l'Empereur pour le faire revenir ; ce que Pétrarque se garde bien de faire ! Quelques lettres évoquent avec humour cet épisode.

Dans une lettre du 1-3-1365 Pétrarque raconte les extravagances de ce personnage qui, dit-il, est « una gran bestia » ; aussi, quand il voulut partir pour la Grèce, « lasciai che mi si levasse d'attorno » ; il partit « dopo avermi detto in faccia mille vituperi contro l'Italia e gl'Italiani ». Mais à peine était-il en Grèce qu'il écrivit une lettre – lettre « più sozza e più lunga della sua barba » – dans laquelle « l'Italia che tanto aborrisva leva al cielo con mille lodi, e dice di amarla come terra beata; e la Grecia, e Bisanzio tanto prima da lui esaltata e magnificata, disprezza e detesta », priant et conjurant Pétrarque de le faire revenir « con un fervore di suppliche da disgradarne quelle di Pietro a Cristo sul mare di Galilea »<sup>12</sup>. Dans une lettre du 10-12-1365 (Sans doute Pilate l'a-t-il encore supplié de le rappeler), Pétrarque écrit : « Colà si rimanga piagnoso dove insolente si volle condurre ». Puis, regrettant quand même son érudition: « Utilissimo invero esserci poteva colui ne' nostri studii, se tanta non era la rozzezza delle sue maniere, e la stravaganza de' suoi costumi, della quale non saprei trovar ragione che nella naturale prepotenza dell'indole sua, e nella volontà di rendersi, come molti pur fecero, per quella stranezza singolari e famosi. Ora vada alla malora, e tengasi i suoi modi villani, la sua barba, il suo mantello e la sua fame »<sup>13</sup>.

Pétrarque n'aura les traductions que fort tard. En janvier 1366 (soit trois ans après le départ de Pilate) il reçoit l'*Iliade* et une partie de l'*Odyssée* ; puis, un peu plus tard, toute l'*Odyssée*<sup>14</sup>. Avec quelle joie il les reçoit ! « Resta ora che io ti dica come il tuo Omero già fatto latino, pegno dell'amor tuo, e dolorosa memoria della funesta sorte del traduttore, finalmente mi è giunto, ed ha riempito di compiacenza e di gioia me non meno che i tanti greci e latini abitatori della mia biblioteca. Addio, mio dolcissimo fratello »<sup>15</sup>.

Un premier paradoxe est à relever : d'une part l'enthousiasme de Pétrarque à l'idée de pouvoir lire Homère en latin, enthousiasme manifeste dans la lettre à Homère et dans les remerciements à Boccace ; d'autre part une volontaire non ingérence dans le travail des deux traducteurs, qu'il se contente de suivre de loin en se plaignant presque qu'il ne va pas assez vite, non ingérence qui s'accompagne bientôt d'une intolérance proche de l'allergie envers la personne de Léonce Pilate, que Boccace a pourtant supporté trois ans chez lui ; intolérance plus

---

<sup>12</sup> *Lettere senili*, volgarizzate e dichiarate con note di Giuseppe Fracassetti, Firenze, Le Monnier, 1892, Libro III, Lett. 8 (« A Boccaccio »).

<sup>13</sup> *Ibid.*, Libro V, lett. 3 (« A Boccaccio »).

<sup>14</sup> *Ibid.*, Libro III, lett. 8 (il n'a rien reçu et réclame) ; V, 1 (même chose) ; VI, 2 (il a reçu !). Pourquoi l'avoir fait tant attendre ? Sans doute pour des raisons matérielles : lenteur des copistes, déplacements et problèmes de Boccace...

<sup>15</sup> *Ibid.*, VI, 2.

forte que la soif de savoir, puisque c'est avec joie que, la traduction terminée, Pétrarque l'envoie au diable !

Deuxième paradoxe : Pétrarque a manifesté beaucoup d'impatience, puis beaucoup de joie quand enfin le manuscrit arrive, et puis... tout semble s'arrêter là. Il ne nous fera part d'aucun commentaire, ni sur le travail, ni sur l'œuvre homérique, du moins d'après ce que nous pouvons en savoir.

\*

Quelle incidence ce travail, pourtant capital dans l'histoire de la culture, a-t-il eue sur Pétrarque ? Apparemment aucune. Les références à Homère et à ses héros sont très rares, tout aussi rares après 1360 qu'avant. C'était chose normale tant que le poète demeurait pour Pétrarque un nom (comme il l'était pour Dante), et ses héros des figures de clichés, à l'instar de ce qu'en disaient les écrivains latins (Achille image de la force et du courage, Ulysse image de la prudence et de la sagesse). Mais une fois la traduction achevée, et Pétrarque en ayant été un des premiers lecteurs, l'occultation est pour le moins surprenante. Le seul texte qui pourrait avoir été conditionné par le travail en cours serait le sonnet 189 de la partie *In vita di Madonna Laura* du *Canzoniere* : ce sonnet en effet ne fait apparition que dans la quatrième version du recueil, la « raccolta Chigi », datée de 1359-1362 : il s'agit du sonnet « Passa la nave mia colma d'oblio / per aspro mare, a mezza notte, il verno / enfra Scilla e Cariddi »... ; mais les implicites références homériques se limitent au navire ballotté dans la tempête et aux dangers figurés par Charybde et Scylla. Or l'allégorie âme-navire était déjà depuis longtemps utilisée dans des contextes métaphysiques ou philosophiques<sup>16</sup>.

Hélas il est bien triste de constater que la seule reprise homérique claire et délibérée se situe dans un contexte parodique où l'humour noir s'allie à une fausse compassion. Il s'agit de la lettre où Pétrarque apprend et décrit à Boccace la mort tragique du malheureux Léonce Pilate. En voici brièvement les circonstances. Renonçant à appeler Pétrarque à l'aide, le moine grec s'était de lui-même embarqué pour l'Italie ; mais, tout près des côtes italiennes, le bateau fut pris dans une tempête ; Pilate, qui s'était accroché au mât, fut foudroyé, et son corps carbonisé jeté à la mer. Notre poète met cette fin en scène de manière très pittoresque. Qu'on en juge :

Oh! sventurato, infelicissimo Leone, che ben voglio dir nostro, dappoichè la profonda compassione mi costringe a parlar senza schifo di lui che per lo innanzi mi moveva la bile. Sento in me cambiati gli affetti verso di lui col cambiarsi della sua fortuna, che di miserabile è fatta orrenda. Uomo infelice, che, comunque a suo modo il facesse, pure ci amava: tale sortita avea la natura, che né gli altri amar sapeva, né se medesimo; e venuto al mondo con infausti auspicii, senza aver goduto un giorno solo sereno, con auspicii più infausti se n'è dipartito [...].

[...] Comeché dunque Eolo, Nettuno, e tutta di Forco la schiera gli si parasse a contrasto, audacemente montò sulla nave, e sciolse da Bisanzio a questa volta le vele. Apparecchiati, amico mio, a sentire istoria orrenda, funesta. Già valicato aveva egli il Bosforo, e la Propontide, e l'Ellesponto, e l'Egèo, e l'Ionio, e tutti insomma i mari della Grecia: già per lo aspetto dell'italica terra, non dirò lieto, perché a letizia sua natura ripugna, ma certamente men tristo che soleva, nell'Adriatico golfo lo guidava la prora: quand'ecco mutata ad un tratto la faccia del cielo e del mare, infuriando si leva una tremenda procella. Corrono spaventati qua e là sulla nave ai loro ufficii i Nocchieri: e il misero Leonzio rimasto solo si stringe all'albero [...]. Fremo d'orrore nel narrare il fiero caso. Fra il mugghiare dell'onde ed il tonare del cielo scoppia di mano a Giove la folgore, e sulla nave si scaglia;

---

<sup>16</sup> Si Pétrarque la renouvelle, c'est par son utilisation dans un contexte poétique et sentimental. Ajoutons que les sonnets 186 et 187 qui le précèdent de peu et qui tous deux font allusion à Homère ont été introduits en 1366-1367, soit dans la cinquième version du *Canzoniere*.

vanno le antenne in pezzi, s'inflammiano le vele, e dal fuoco celeste che giù per l'albero quasi lambendolo guizza e si striscia, mentre tutti abbagliati ed atterriti stramazzano a terra, solo egli l'infelicissimo amico nostro, percosso rimane e incenerito. [...] Le sue meschine salmerie, e i sudici suoi libri protetti dalla fedeltà dei marinai, e più dalla propria povertà, furono salvi: fra' quali vedrò se venga fatto di trovare Euripide, Sofocle e gli altri de' quali mi aveva promesso di far ricerca per me. Il cadavere abbrustolato ed informe ebbe tomba nel mare. E così lui, che in altra lettera io ti scriveva di aver destinato ai vermi di Grecia, s'ebbero miserando pasto i pesci d'Italia<sup>17</sup>.

De toute évidence, Pétrarque s'amuse, mettant cette mort en scène de manière épique (et même héroïcomique), multipliant les contrastes loufoques, les envolées tragiques, les détails prosaïques qui font « chuter » la fin héroïque. La dernière phrase montre bien le peu de crédit qu'il faut accorder à la compassion de Pétrarque. Toutefois cette lettre nous intéresse car Pétrarque s'amuse à rythmer le dernier voyage de Léonce sur l'*Odyssée*, et brosse en Pilate un Ulysse caricaturé, un Ulysse homérique qui finit comme l'Ulysse de Dante : le voici qui, bravant les tempêtes, monte dans le vaisseau tel un capitaine ; il était presque arrivé au but, il apercevait déjà l'Italie quand la tempête éclate (de même Ulysse, alors qu'Ithaque est en vue, s'endort, puis est réveillé par la tempête déchaînée par les marins qui ont ouvert l'ouïe des vents). Le voilà accroché au mât du navire, seul dans l'épreuve, comme Ulysse devant les Sirènes ; comme Ulysse il brave les intempéries, comme Ulysse il a Neptune puis Éole comme ennemis. Sa fin tragique rappelle celle de l'Ulysse dantesque : c'est quand il voyait l'Italie (comme Ulysse la « montagna bruna »), alors que la mer était calme, que la tempête soudain se lève : lui seul est foudroyé par le ciel, recevant, semble-t-il, un châtement divin. Comme l'Ulysse de Dante, il a la mer pour tombeau<sup>18</sup>.

Revenons à notre propos : comment expliquer cette absence de commentaire et cette occultation, rompue seulement par un discours parodique ?

Première hypothèse. Il est fort probable que Pétrarque ait été déçu par la traduction. Homère et son œuvre ayant toujours été entourés d'une aura mythique de perfection, notre poète devait s'attendre à un texte divin. Or la traduction littérale et souvent inexacte de Pilate, qui savait mal le latin et ne connaissait pas tous les arcanes de la langue archaïque d'Homère, ne devait pas être très suave<sup>19</sup>.

Notre deuxième hypothèse est directement liée à celle qui précède : la mêtis grecque ne plaît pas à Pétrarque. Qu'est-ce que la mêtis ? Écoutons Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant : « La mêtis est une forme d'intelligence et de pensée, un mode du connaître ; elle implique un ensemble très complexe, mais très cohérent, d'attitudes mentales, de comportements intellectuels qui combinent le flair, la sagacité, la prévision, la souplesse d'esprit, la feinte, la débrouillardise, l'attention vigilante, le sens de l'opportunité, des habitudes diverses, une expérience longuement acquise »<sup>20</sup>. « Par certains aspects, la mêtis s'oriente du côté de la ruse déloyale, du mensonge perfide, de la trahison ; par d'autres elle apparaît plus précieuse que la force ; elle est en quelque sorte l'arme absolue, la seule qui ait pouvoir d'assurer en toute circonstance, et quelles que soient les conditions de la lutte, la victoire et la domination sur autrui »<sup>21</sup>.

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, VI, 1 (« A Giovanni Boccaccio »).

<sup>18</sup> De même l'évocation des étapes franchies par le navire, soulignée par l'itération de la coordination « et », rappelle l'itinéraire parcouru en Méditerranée par l'Ulysse de Dante.

<sup>19</sup> Elle fut d'ailleurs vite décriée avant d'être, à juste titre, réhabilitée.

<sup>20</sup> *Les ruses de l'intelligence - La mêtis des Grecs*, Paris, Flammarion, 1972, p. 10.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 20.

Nous sommes loin de la *virtus* romaine, ou de la droiture exemplaire du pieux Énée. D'ailleurs Virgile, dans l'*Énéide*, poème des origines de l'Italie, du « gentil seme » des Romains comme le dit Dante précisément dans le chant XXVI de l'*Enfer* (le chant d'Ulysse), présente les Grecs comme fourbes et faux, par opposition aux Troyens généreux et trop confiants. Au livre II du poème, le grand prêtre Laocoon, devant le cheval de bois, s'exclame : « Malheureux citoyens ! Quelle démence est la vôtre ? Croyez-vous donc au départ des ennemis ? Une offrande des Grecs sans artifice, y pensez-vous ? Est-ce là connaître Ulysse ? [...] Il y a là quelque piège ». Et Énée ensuite d'insister sur l'idée que les Grecs ont pris Troie non par leur valeur mais par leurs ruses<sup>22</sup>.

Ajoutons que le héros homérique par excellence, Ulysse, a très souvent, et même chez Homère, un double visage : Virgile, Stace, Horace, Sénèque, Ovide en font tantôt un personnage trouble ou odieux, tantôt un héros brave et sage<sup>23</sup>.

Si nous tentons de dresser une sorte de portrait-robot du personnage tel que la critique anti-homérique et le théâtre antique l'ont présenté, nous le voyons affublé des vices suivants : ambitieux, sans scrupules, corrupteur, inhumain, insensible, fourbe, menteur, artificieux, cruel, instigateur de crimes, envieux, avide de richesses, perfide, lâche, glouton, pleurnichard et mal élevé ! Certes, on lui reconnaît quelques qualités : intelligence, éloquence, prudence. Mais ces qualités sont le plus souvent mises au service d'intentions mauvaises, et ne compensent pas la noirceur des défauts.

De là à assimiler à cet exécrable portrait le peuple grec en général il n'y a qu'un pas. Et Pétrarque qui, répétons-le, n'est jamais allé en Grèce, s'empresse de le franchir. Une de ses lettres en est un témoignage.

Il s'agit d'une missive datée du 1<sup>er</sup> avril 1364 (donc postérieure à la traduction d'Homère), adressée par Pétrarque au condottiere Luchino del Verme<sup>24</sup>. Ce dernier s'apprête à partir à Candie (Crète), afin de pacifier cette île sauvage et révoltée et d'y établir un gouvernement « civilisé ». Quel tableau Pétrarque brosse-t-il des Crétois ! (qu'il ne connaît sans doute que par ouï-dire) :

[...] astuti, versipelli, bugiardi ne sono gli abitatori: né soli gli antichi poeti greci e latini, ma Paolo Apostolo ce li dipinge sempre mendaci, bestiali, golosi, non buoni a nulla fuor che a tessere inganni, e a questo solo vigili e destri. Nemici adunque tu imprendi a combattere cui nuova non è la frode, né straordinario il tradimento, o insolita qualunque siasi spezie di delitto: ma per lo contrario avvezzi ad ogni mal opra, ausati ad ogni nequizia, e, quel ch'è peggio, dalla coscienza e dal rimorso dei commessi delitti all'ultima disperazione ridotti.

Voilà un portrait peu flatteur ! qui évoque étrangement certains portraits d'Ulysse transmis par la tradition anti-homérique<sup>25</sup>. Mais rarement on a rencontré une telle avalanche d'accusations en quelques lignes (même la gourmandise !). Il est évident que Pétrarque n'a pas inventé tout cela, et qu'il ne faisait sans doute que reprendre des idées que beaucoup

---

<sup>22</sup> Les bons Troyens ont été trompés par la comédie que leur a jouée le grec Sinon, « expert en la ruse et en l'art menteur des Grecs ». « Par ses paroles perfides et son art confirmé du parjure, Sinon sut nous convaincre ; à ses ruses et à ses larmes feintes nous fûmes pris, nous que n'avaient trompés ni le fils de Tydée, ni Achille, ni dix ans de combat, ni une flotte de mille vaisseaux ». Traduction de Yves Hucher.

<sup>23</sup> Achille lui-même, au chant IX de l'*Illiade*, lui jette à la figure : « Je hais à l'égal des portes d'Hadès celui qui cache une chose dans son cœur et en avance une autre » (Traduction Mario Meunier). Agamemnon, au chant IV, sans motif apparent, le traite de « maître en ruses perfides, âme vénale ».

<sup>24</sup> *Lettere senili*, IV, 1 (« A Luchino del Verme »).

<sup>25</sup> Ajoutons que, dans l'*Odyssee* même, Ulysse, par deux fois, alors que pour se dissimuler il raconte des mensonges, se prétend crétois, et que l'éminent helléniste qu'est Paul Faure a démontré savamment qu'Ulysse en réalité avait bel et bien été crétois (*Ulysse le Crétois*, Fayard, 1980).



exprimaient alors ; mais cette lettre nous permet de comprendre à quel degré de bassesse le sentiment anti-grec avait pu descendre.

Continuons à lire. La mission que Luchino del Verme s'apprête à accomplir est presque divine :

[...] Pugnano in questa guerra da un lato l'ignavia, la superstizione, la menzogna, la perfidia: dall'altro la destrezza, la religione, la verità, la fede. Combatte contro la innocenza il delitto, contro la crudeltà la clemenza, contro la paura la speranza, la cecità contro la previdenza, il senno contro la stoltezza, il rimorso contro la buona coscienza. A fronte d'iniqui ladroni stan giusti giudici: e fidi ministri del signor loro si affrettano a vendicarlo dagli oltraggi di servi contumaci e ribelli. Tanto disuguale è il cimento che a mala pena io persuadomi esser uopo dell'armi a definirlo, e son d'avviso che siffatti nemici s'avrebbe a far ragione con lo staffile, siccome appunto sappiamo aver coi loro servi ribelli adoperato un giorno nella Scizia i padroni, riducendoli colle verghe alla dovuta sommissione.

L'opposition virgilienne bons Troyens-méchants Grecs se retrouve dans l'affrontement bons Vénitiens-mauvais Crétois. Voilà les soldats de Luchino porteurs de vérité, messagers de Dieu, exaltés dans le texte par une série d'oppositions binaires qui se succèdent en chiasme... Pétrarque va vraiment loin : jusqu'à avancer qu'une telle canaille ne mérite que la trique et l'esclavage.

Après quoi, il énumère les vertus nécessaires à un « duce », alléguant en exemple d'illustres autres « duci ». La vertu principale est la force, et Pétrarque cite, après d'illustres chefs romains, « Ercole, Teseo, Achille, Ettore, Tideo, Diomede, Aiace e Enea » : parmi les héros grecs de la guerre de Troie Ulysse n'est pas cité... oubli significatif puisque, comme on l'a signalé, il correspond exactement au portrait brossé en début de lettre. La deuxième vertu nécessaire à un chef est la justice, « la quale insegna a serbare come agli amici, così ai nemici la fede. Imperocché sono alcuni che lecito estimano qualunque mezzo, sia pur giusto od ingiusto, ad ingannare il nemico ». Contre les stratégies déloyales traditionnellement attribuées aux Grecs, Pétrarque oppose la droiture romaine. Les exemples exaltés sont ceux de Romains immortalisés pour leur loyauté : Régulus, Camille, Fabricius.

\*

En fait, Pétrarque a une opinion fort partagée de la Grèce antique et une détestable opinion des Grecs et de la Grèce de son époque. Plusieurs lettres le prouvent.

- La Grèce antique est une « vanitosa e millantatrice nazione » (*Sen.*, III, 1)
- Dans le domaine de la culture, les Latins furent bien supérieurs aux Grecs ; juristes et historiens grecs furent largement dépassés : « dai pochi semi gettati nei solchi dai greci ingegni, così grande e ricca mèsse di civile prudenza accumularono nei granai della Roma Repubblica, che nella scienza del giure per giudizio dell'universale riportaron la palma » (*Sen.*, XII, 2).
- Virgile, par l'*Énéide*, a bafoué les « insolenti Muse greche » (*Fam.*, XXIV, 4).
- La Grèce d'aujourd'hui n'est que la continuation de la Grèce antique. Pétrarque affirme « essere Atene già da gran tempo un mucchio di rovine, e fin dalla età di Ovidio di lei non rimanere che il nome: nota infine al mondo tutto essere la odierna ignoranza de' Greci » (*Sen.*, V, 6).

Comment expliquer un tel dénigrement ? De nombreuses raisons sont à invoquer ou à rappeler qui, unies comme autant de petites et moyennes sources, ont contribué à alimenter ce véritable fleuve dénigrant vieux de plusieurs siècles.

Il y a d'une part le poème de Virgile et la légende mythique des origines troyennes de Rome et de l'Italie qu'il a contribué ainsi à fixer. Les courageux et pieux Troyens ignominieusement trahis, le vieux Priam massacré dans le temple sous les yeux de son épouse et de ses filles, le petit Astyanax précipité du haut d'une tour, les femmes emmenées en esclavage... autant de motifs qu'avaient repris les tragiques latins, sur les modèles d'Euripide et de Sophocle.

Il y a la réputation bien connue de pirates qu'ont toujours eu les Crétois, dès l'Antiquité. L'historien grec Polybe les dit « irrésistibles sur terre comme sur mer quand il s'agit d'embuscades et de piraterie, de vols de biens ennemis, d'attaques nocturnes et de tous ces petits coups de main isolés où s'exerce la ruse »<sup>26</sup> ; Épiménide (lui-même crétois !) les dit « éternels menteurs, sales bêtes, ventres paresseux », et la littérature ancienne les accuse constamment des mêmes défauts : voleurs, menteurs, perfides et assoiffés de gain<sup>27</sup>. On comprend où Pétrarque a pu puiser ses sources.

Il y a l'attitude incomprise de l'empereur Alexis Comnène, durant la première Croisade, l'empereur pressé à la fois d'un côté par les Turcs, de l'autre par les Croisés, et contraint de louvoyer entre les uns et les autres. Cette première Croisade vaudra aux Grecs d'être définitivement et irrémédiablement marqués du sceau de traîtres, sur lequel les chroniqueurs de l'entreprise reviennent avec insistance<sup>28</sup>.

Il y a les démêlés de Venise avec ses colonies grecques, qui n'ont pas toujours été dociles, et pour cause. Le grand coup qu'avait frappé le doge en 1203, profitant de la quatrième Croisade pour convaincre les Croisés de prendre et de lui livrer Zara, puis de donner l'assaut à Constantinople, qui fut sauvagement saccagée, avait certes donné à la République de considérables avantages commerciaux, mais avait aussi alimenté en Grèce un sentiment de haine féroce contre la Sérénissime et tous ceux qui avaient participé au saccage. Lesquels à leur tour étaient persuadés de la perfidie des Grecs. D'après le chroniqueur Robert de Clari, le dimanche qui précéda l'assaut « les évêques prêchèrent des sermons au travers du camp [...] et montrèrent aux pèlerins que la bataille était légitime car les Grecs étaient traîtres et meurtriers [...] ils étaient pires que les juifs. Les évêques disaient qu'ils absolvaient, de par Dieu et le Pape, tous ceux qui donneraient l'assaut ; et les évêques demandèrent aux pèlerins de se confesser et de communier fort bien, et de ne pas avoir peur de donner l'assaut aux Grecs, car ils étaient ennemis du Seigneur Dieu »<sup>29</sup>.

De toute évidence, la plus rebelle de toutes les colonies, mais aussi la plus précieuse, de par sa position centrale entre Asie, Europe et Afrique, fut la Crète ; d'où l'incroyable lettre de Pétrarque à Luchino del Verme. Elle ne sera définitivement soumise à Venise qu'en 1385, après plus d'un siècle et demi de révoltes (suivies de répressions), parmi lesquelles quatorze grandes insurrections<sup>30</sup>.

---

<sup>26</sup> Cité par Pierre Brulé in *La piraterie crétoise hellénistique*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, Paris, Les Belles Lettres, 1878, p. 174.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>28</sup> Voir notamment les *Gesta Francorum et aliorum Hierosolimitanorum* ou *Histoire anonyme de la première Croisade*, écrite par un chroniqueur anonyme de l'Italie méridionale.

<sup>29</sup> Cité par Michel Kaplain, « Le sac de Constantinople – 4<sup>e</sup> croisade », in *Le temps des Croisades*, revue *L'Histoire*, 1982.

<sup>30</sup> Dans la préface à *Documents inédits pour servir à l'histoire de la domination vénitienne en Crète de 1380 à 1485* réunis par Hippolyte Noiret (Paris, Thorin, 1892, 601 p.), A. Haudecoeur résume en une phrase la situation : « Sacrifices continuels d'hommes et d'argent, expéditions maritimes nombreuses, succès rapides mais partiels et peu durables, suivis d'exécutions cruelles, voilà ce que nous présenterait, du côté de la République, cette guerre de cent soixante ans qui compte quatre grandes insurrections, pendant que nous aurions à enregistrer, de la part des Crétois, des meurtres, des incendies, des ruines et un désir ardent de liberté et d'indépendance » (p. V).

Enfin, il y a surtout le problème religieux, qui tourmentait l'Église depuis plus de trois siècles. Car la réunion des deux Églises, byzantine et romaine, souvent cherchée, jamais obtenue, était et demeurera longtemps une véritable épine pour la papauté. Or cet antagonisme, dont les autres pays d'Europe n'ont somme toute guère eu à souffrir, fut particulièrement senti en Italie, où des populations grecques, de culte orthodoxe, vivaient encore dans le Sud du pays, et où Venise et Padoue accueillaient continuellement voyageurs, commerçants et étudiants grecs.

Pétrarque lui-même se montra particulièrement préoccupé par le problème de l'Église d'Orient, et sans doute est-ce le désaccord religieux qui eut la plus grande incidence sur la mauvaise réputation qu'avaient alors les Grecs, et qui alimenta le plus les opinions négatives portées sur la Grèce. Preuve en est une lettre adressée par Pétrarque au pape Urbain V en personne, où notre poète, sans ménagement aucun, accuse le pontife de négligence et de paresse, et l'incite à se pencher sur ce pénible problème. Il présente les schismatiques d'Orient comme plus dangereux encore que les Infidèles qui ont pris Jérusalem : car ces derniers au moins se déclarent ouvertement contre notre religion, alors que les byzantins font semblant d'être fils de l'Église de Rome, tout en offensant le Christ « con falso culto ». Les Turcs ne nous craignent pas et nous haïssent peu ; par contre, chez les chrétiens d'Orient

[...] in questi come grande è il timore, grande è pur l'odio con cui ci guardano, e noto è a tutti che cani ci stimano, e se liberamente favellino, ci chiamano cani. Mi accadde un giorno festivo d'esser presente mentre si celebrava la messa in rito romano, ed io medesimo udii un cotal Greco non digiuno di lettere, ma capo sventato ed arrogante, che si lasciò uscire di bocca "non poter egli soffrire quelle buffonerie de' latini" le quali parole, se il volgo le avesse comprese, io credo bene che gli sarebbero state ricacciate nella gola. Ma così va la bisogna: questo è il concetto in cui ci tengono, e se alcuno di noi s'introduce nelle loro basiliche, tu li vedi affannarsi a spazzarle e purificarle come se fossero da fatto osceno o da versato umano sangue contaminate. E tutto questo la Chiesa romana da lunga pezza conosce e tollera in pace. (*Sen.* VII, lettera unica, ad Urbano V)

D'où, affirme Pétrarque, l'urgence d'une croisade contre Byzance, pour remettre ces rebelles dans le droit chemin<sup>31</sup>.

\*

À vrai dire, le cas de Pétrarque est tout à fait exemplaire, puisque sa position est une position charnière, lui qui a vécu ces années intermédiaires où on collectionne les manuscrits grecs anciens, dans l'attente et l'espoir d'enfin les lire et les comprendre. On a vu avec quelle fierté il déclarait posséder un Homère et seize Platon, combien il espérait trouver un Euripide et un Sophocle parmi les livres sales de Pilate. Or il s'est contenté de surveiller de loin ce premier grand travail de traduction et, une fois le travail exécuté, il n'a manifesté que bien peu d'enthousiasme. Ajoutons que la majeure partie des lettres que nous avons signalées et qui dénigrent la Grèce sont contemporaines de ce travail, ou postérieures. Et il n'a guère utilisé l'*Odyssée* que pour parodier la mort du pauvre traducteur...

Cas exemplaire, donc, puisque, chronologiquement, c'est précisément de Pétrarque que partiront ces deux courants divergents, et parfois ultra contradictoires, que sont d'une part la

---

<sup>31</sup> « [...] dall'andar contro i Greci non è cosa che ci rattenga altra che il nostro sonno e l'indolenza nostra : chè quanto avversi a noi, tanto son essi deboli e fiacchi : e sol che due popoli dell'Italia ne assumessero l'incarico, e tu volessi dar loro la mossa, io ti sto pagatore che basterebbe l'un d'essi a rovesciare quel debole impero e a rimmetterlo sotto il giogo della madre Chiesa » (*Sen.*, VII, lettera unica, « Ad Urbano V »).

redécouverte de l'œuvre d'Homère, et d'autre part l'explicite dénigrement de la Grèce de notre ère.

Plein d'enthousiasme devant la renaissance du monde hellénique, Boccace va récupérer les personnages homériques, en en proposant, dans la ligne des Stoïciens et des Pères de l'Église, une interprétation allégorique, et en l'offrant aux publics d'Europe dans ses *Genealogia Deorum*. Pétrarque, lui, les ignore et, tenace admirateur du monde latin, fait peser sur eux un silence révélateur.

Ce « dissidio », cette dissension entre un monde hellénique antique mythifié et pourtant panaché de nombreuses figures équivoques, et la Grèce de notre ère peu loyale et presque taxée d'hérésie aura la vie dure, particulièrement dans l'Italie du Nord-Est (les régions proches de Venise) : il y en a de nets échos dans les poèmes de Boiardo, de l'Arioste, du Tasse, ou dans les écrits de Tassoni. Les tragédies dérivées de Sénèque et d'Euripide viseront surtout à mettre en relief la cruauté des Grecs envers les Troyens, et, d'une manière générale, envers les faibles et les vaincus. De même, dans les nouvelles, il ne sera pas rare que le rusé roublard soit précisément grec, ou d'origine grecque. Il faudra attendre le XIX<sup>e</sup> siècle, où la Grèce lutte pour son indépendance en même temps que l'Italie, pour que nombre de clichés s'atténuent. Et pourtant, en 1859 encore, on pouvait lire, dans la *Nuova Enciclopedia Popolare* publiée cette année-là à Turin, à la rubrique « Grecia »:

Dal punto di vista morale, ad onta di poche onorevoli eccezioni, che si riscontrano in Atene e nelle città principali di commercio, tutti codesti abitanti rimasero anche ai giorni nostri in basso della scala sociale europea, perché aborrendo dalle idee dell'ordine pubblico, si mostrano ostili all'europea civiltà, perseverando ostinatamente nelle loro idee e abitudini semibarbare. I Greci moderni e gli Albanesi, che costituiscono le due razze dominanti, sono a dir vero commendevoli allo stesso modo per la vivace loro intelligenza, per la molta accortezza, per l'attitudine al commercio e alla navigazione, per ospitalità frugalità ed economia, ma biasimevoli in pari tempo per la superficialità dei loro giudizi, per superstiziose abitudini, per l'avversione al lavoro, per l'inclinazione al vivere voluttuoso, per l'avarizia e per la crudeltà... Il vivere di rapina del brigante e del pirata continua ad essere considerato dalle classi inferiori come una professione che non ha in sé nulla di disonorante<sup>32</sup>.

On croirait réentendre Pétrarque décrivant les Crétois à Luchino del Verme ! Et ces clichés (certes motivés par des incidents réels) seront si bien ancrés qu'ils se manifesteront même à travers les proverbes, préceptes de l'antique sagesse populaire. Giuseppe Pitré, dans les volumes de sa *Biblioteca delle tradizioni popolari* consacrés aux proverbes, signale en Sicile : « 'Ntra Greci e Greci nun si vinni abbràciu » (ce qui revient à dire que les voleurs ne se volent pas entre eux), et « Greci, senza fidi » ; en Toscane : « Chi si fida di Greco non ha il cervel seco » ; à Venise : « Chi crede a Grego non g'ha cervelo intrego ». En voici un dernier (mais de quelle région est-il ?) : « Se incontri un Greco e un lupo, lascia stare il lupo e ammazza il Greco ».

---

<sup>32</sup> Cité par Bruno Lavagnini in *Grecia 1859, nel diario di Francesco Crispi*, Quaderni dell'istituto siciliano di studi bizantini e neoellenici, Palermo, 1967, p. 19-20.